

Carmen Alberdi Urquizu

## Un *ethos* politique féminin ? Le discours de l'extrême droite en Espagne ou la porosité des frontières discursives

### A FEMALE POLITICAL ETHOS?

#### RIGHT-WING DISCOURSE IN SPAIN

#### OR THE POROSITY OF DISCURSIVE BORDERS

**Abstract:** After being considered a kind of weakness for a long time, femininity seems to have reversed its stigma and has become a positive value in the political discourse due to the stereotypes usually related to it, which allow to define the female political *ethos* in terms of empathy, affectivity and non-aggressive behaviour. However, the women of the emerging right-wing party in Spain, VOX, contradict this trend by assuming an extremely polarized anti-feminist discourse. Based on a four-hour corpus of public speeches, this paper aims to analyse the topics and the rhetorical strategies used in those speeches, which will show how porous the dichotomy “male-female” can be when it comes to political discourse.

**Keywords:** Female Political Ethos; VOX; Feminism; Right-Wing Discourse; Fake News; Overton Window.

#### CARMEN ALBERDI URQUIZU

Universidad de Granada, España  
kalberdi@ugr.es

DOI: 10.24193/cechinox.2022.42.27

### Introduction

L'Espagne assiste depuis 2019 à l'essor d'un parti d'extrême droite, un phénomène consolidé en Europe et par rapport auquel le pays apparaissait comme une sorte d'anomalie. Annoncée par le résultat des élections andalouses de décembre 2018 et des élections générales d'avril 2019, la montée est définitivement confirmée après les élections générales de novembre 2019, VOX devenant la troisième force politique (de 0 à 52 députés). Le parti dirigé par Santiago Abascal affiche un nationalisme outré et traditionaliste et une virulente rhétorique anti-immigration ciblant très précisément les migrants maghrébins et subsahariens. A l'instar de ses homologues européens, le discours du parti est largement axé sur le pathos populiste, sur une politique de la peur et de l'indignation, nourries d'un usage calculé de *fake news* et exploitant les mythes classiques de l'extrême droite : la décadence de la civilisation européenne, la figure du Sauveur messianique, traité d'*outsider*, et le bouc émissaire – de préférence le migrant. Si ces éléments font tous partie, à des degrés variables, du « scénario dramatisant » de tout

discours politique voulant toucher les affects, le propre du populisme est de les manier « dans l'excès, un excès qui joue sur l'émotion au détriment de la raison politique et porte la dramatisation du scénario à son extrême »<sup>1</sup>. L'efficacité de ce discours se base sur l'emploi d'axiologèmes – mots-valeurs polysémiques – censés éveiller un réflexe de défense chez monsieur Tout-le-monde : « Notre raison d'être est d'être la voix [...] de l'Espagnol moyen [...] celui qui n'a pas honte de notre *histoire*, de nos *symboles* nationaux, de nos *racines*, de notre roi, de tout ce que représente notre *patrie* »<sup>2</sup>.

Le parti se fait par ailleurs particulièrement remarquer en raison du négationnisme affiché à l'égard de la violence de genre et de son positionnement contre les politiques d'égalité imposées par « l'idéologie du genre ». Cette étiquette, souvent accompagnée de la dénomination « marxisme culturel », est mise en avant pour dénoncer la tentative conspiratrice du « lobby féministe » « suprémaciste », voire « lesboterroriste », qui viserait, à travers l'homosexualisation de la société, à détruire la famille traditionnelle. Focalisant sur ce qu'il considère la source du problème, à savoir, la Loi Intégrale contre la Violence de Genre (2004, désormais LIVG), le parti s'en prend à la prétendue promotion de pratiques sexuelles déviantes sous prétexte d'éducation à l'égalité et lutte contre les discriminations – en particulier, homophobes et transphobes. Dans la lignée des théories conspirationnistes du Nouvel Ordre Mondial, il s'attaque ainsi avec virulence à toute mesure promue par les « féminazies », comme les qualifie le Secrétaire général du parti, Javier Ortega Smith<sup>3</sup>.

Les droits des femmes constituent une cible récurrente pour divers mouvements d'extrême droite, le positionnement

étant souvent défendu, comme dans le cas qui nous occupe, par des leaders femmes, dont notamment, pour la période considérée Alicia Rubio et Rocío Monasterio.

Le fait que les femmes prennent la parole pour aborder ce genre de thématiques vise probablement à élargir l'audience à un secteur d'électorat généralement rétif au discours de l'extrême droite. Le discours serait dès lors fondé sur un *ethos* de crédibilité – une femme parle en connaissance de cause, contrairement à un homme qui pourrait se voir accuser d'opportunisme –, bâti sur l'image de la femme moderne de type *superwoman*, capable de concilier famille, réussite professionnelle et même vie politique : « le fait d'être femme et de le dire ou de le manifester n'a valeur d'argument positif que parce que les femmes ont aujourd'hui la réputation d'être pragmatiques, concrètes, à l'écoute, etc., mais aussi "battantes", efficaces, dynamiques, organisées, etc. »<sup>4</sup>. Longtemps considérée comme étant une faiblesse, la féminité aurait enfin opéré un retournement du stigmaté pour devenir un argument positif dans le discours politique en raison des stéréotypes ancrés dans l'imaginaire collectif<sup>5</sup>.

Après une caractérisation générale de l'*ethos* politique et, à partir d'un corpus d'environ quatre heures d'interventions publiques entre 2017-2019, nous examinerons les thématiques et stratégies rhétoriques empruntées par ces « paroles de femmes », qui permettront de mettre en lumière à quel point les frontières entre masculin et féminin s'avèrent floues.

### 1. L'*ethos* politique de l'extrême droite

Les études concernant l'*ethos* ont repris une force considérable les dernières

années. Du concept aristotélicien renvoyant aux qualités morales attribuables à l'orateur et garantes de la réussite oratoire à la pragmatique contrastive, où elle s'applique à des « *speech communities* » dont elle définirait un style communicatif, l'*ethos* en tant que construction discursive de l'identité – individuelle ou collective – permet d'appréhender le répertoire de valeurs et stéréotypes en vigueur dans une culture donnée, soit qu'il vienne les confirmer, soit qu'il se pose, au contraire, en transgression de cette *doxa*<sup>6</sup>. Diverses analyses lui ont été consacrées dans le domaine du discours politique<sup>7</sup>, ayant permis d'établir des catégories fondées soit sur la prédominance d'un discours de raison (*logos*) – *ethos* de crédibilité, lui-même basé sur les *ethos* de sérieux, de vertu et de compétence –, soit sur la primauté accordée à l'affect (*pathos*), censé créer divers *ethos* d'identification : de puissance, de caractère, d'intelligence, d'humanité, de chef, de solidarité...

Voulant approfondir ces études dans une perspective de genre et tester quelle est la « valeur ajoutée » du discours politique féminin, Simone Bonnafous, de son côté, analyse en 2003 un corpus de discours d'hommes et de femmes politiques qui lui permet de dégager trois types d'*ethos*, dont deux particulièrement liés aux affects : l'*ethos* polémique et l'*ethos* pragmatique et empathique. Le premier, proche du style pamphlétaire défini par Marc Ange-not<sup>8</sup>, « caractérisé par l'emphase, la métaphore, l'agression, l'ironie et la projection anticipatoire », se trouverait, à l'époque, « sinon en voie d'extinction du moins en régression », Jean-Marie Le Pen en étant un des derniers représentants en France<sup>9</sup>. Dix-huit ans après, il est aisé de constater que cet *ethos* a connu une tout autre

fortune. Le deuxième, représentatif de l'*ethos* féminin, présente quant à lui les traits caractéristiques d'un discours exploitant les affects positifs : le rejet « explicite et affirmé du manichéisme » ; un mode d'expression concret et « peu métaphorique » ; un « usage limité de l'ironie et de l'agressivité à l'égard des adversaires ou des détracteurs » ; l'empathie et la solidarité, traduites par « tout un lexique de l'amour, de l'affection et de la compassion »<sup>10</sup>. Entre ces deux extrêmes, se placerait un *ethos* pondéré, plus technique, revendiquant le « parler vrai » et refusant toute démagogie, dépourvu d'ironie et éloigné de la polémique<sup>11</sup>.

Il faut garder à l'esprit que l'*ethos* n'étant pas un *donné*, mais un *construit*, il vise parfois à moduler ou modifier un *ethos* préalable, réel ou attribué. Ceci devient particulièrement important dans le cas qui nous occupe, puisque l'extrême droite, reliée dans l'imaginaire espagnol au franquisme, constitue encore, pour une large partie de la population, un tabou. Ceci explique que les dirigeants de VOX misent largement sur l'ambiguïté, faisant usage de l'ambivalence calculée<sup>12</sup>, un double discours qui permet de toucher des audiences diamétralement opposées et donc de ne pas rebuter les futurs adhérents, tout en confortant, sur le mode de l'implicite, les nostalgiques du franquisme.

D'un point de vue général, l'*ethos* de VOX coïncide avec le type polémique et pamphlétaire et un certain style viril « constitutif de l'*ethos* populiste des leaders d'extrême droite »<sup>13</sup>. Polarisé et manichéen, le discours suppose toujours une disqualification de l'adversaire et l'appel constant aux émotions : « la volonté de démonstration ne peut être exempte d'éléments d'indignation, de prophétie, de dénégation,

d'obsécration, de dérision »<sup>14</sup>. Reprenant les stratégies rhétoriques classiques de la propagande – couplage axiologique, amalgame, martèlement, rétorsion – il se donne pour but de donner des adversaires « une image telle que le public en vienne à les *hair* et à les *détester*. On ne veut plus remplacer une représentation mentale par une autre, tabler sur la faculté de raisonner, mais agir sur les affects »<sup>15</sup>. Le discours exploite par ailleurs toutes les ressources du discours paranoïaque et conspirationniste<sup>16</sup> : l'abduction ou raisonnement par l'indice, la logique inversée et l'autotrophie. Sa légitimité découle tout naturellement de la défense de quelque chose de plus grand que soi-même : « une nation, une culture et un mode de vie [...] ; le destin de millions d'autres individus »<sup>17</sup>. Grandiloquent et apocalyptique, il reproduit ainsi à une grande échelle les mécanismes du bouc émissaire et incite « à la haine, devenue un langage, et au mépris, érigé en valeur collective »<sup>18</sup>.

À ces traits classiques, il convient d'ajouter deux stratégies développées les derniers temps grâce à l'essor des communications. La première consiste à cultiver le « dérapage » au style de Jean-Marie Le Pen, assorti de *fake news* ; la deuxième à manipuler les marges de la « fenêtre d'Overton » afin d'exacerber la polarisation autour des motifs clés du parti : l'immigration – alias « invasion islamique » – et la lutte contre l'idéologie du genre.

### 1.1. *Fake news*

L'usage de *fake news* est une constante dans le discours de VOX, que ce soit pour dénoncer qu'une femme a trois fois plus de chances d'être sexuellement agressée

par un étranger – 69% des viols en groupe seraient commis par des étrangers –, que les institutions cachent délibérément que les enfants meurent majoritairement aux mains de femmes, sans que l'on parle pour autant de violence « féministe » suivant le modèle de la violence « machiste » martelée par les médias, ou pour diffuser les prétendus cours de pornographie dispensés aux écoliers sous prétexte d'éducation à l'égalité – à tel point que Twitter a bloqué le compte du parti pendant 48 jours, suite à l'accusation, lancée par Santiago Abascal contre le gouvernement en janvier 2020, de « promouvoir la pédérastie à l'aide de fonds publics »<sup>19</sup>.

Les fausses nouvelles ne sont certainement pas un phénomène nouveau. La première analyse de leurs causes et conséquences remonte peut-être aux réflexions de Marc Bloch concernant les nouvelles fabriquées pendant la Première Guerre Mondiale<sup>20</sup>. De nos jours, elles prolifèrent, très particulièrement sur les réseaux sociaux, plus largement sur Internet, où « ce qui est simplement imaginable, une fois mis en circulation, devient rapidement une évidence, puis une idée reçue »<sup>21</sup>.

Le recours massif à ces fausses nouvelles tient à divers facteurs interreliés :

a) La méfiance à l'égard des médias traditionnels : la censure et la manipulation à laquelle seraient soumis les médias du « système », au service des gouvernements ou des élites, est à mettre en rapport avec les théories du complot, très prisées par les mouvances populistes, et à la lutte permanente entre *nous* – le peuple, les chercheurs de vérité – et *eux* – les élites.

b) Le changement survenu dans nos habitudes d'information : Internet a développé de nouvelles habitudes d'information

auxquelles les médias traditionnels essaient de s'adapter tant bien que mal afin de répondre au désir de suivre les événements « à la minute ». La surinformation en temps réel empêche, d'une part, la vérification des informations et engendre, d'autre part, un mode de lecture en diagonale où nous ne retenons que les informations délibérément mises en évidence. Qui plus est, un large public se nourrit exclusivement de ce qu'il lit sur la toile, voire de ce qui est partagé par son cercle d'amitiés sur les réseaux sociaux. Il faut également souligner à cet égard le développement de ce que l'on connaît comme « journalisme citoyen », qui se chargerait de la véracité du « témoin »<sup>22</sup>.

c) L'existence d'un imaginaire préalable déterminant notre degré de crédibilité : pour que la fausse nouvelle pénètre notre système de croyances, il faut bien qu'elle vienne s'intégrer dans un ensemble de représentations prêt à l'accueillir.

Une fausse nouvelle naît toujours de représentations collectives qui pré-existent à sa naissance ; elle n'est fortuite qu'en apparence, ou, plus précisément, tout ce qu'il y a de fortuit en elle c'est l'incident initial, absolument quelconque, qui déclenche le travail des imaginations ; mais cette mise en branle n'a lieu que parce que les imaginations sont déjà préparées et fermentent sourdement<sup>23</sup>.

Autrement dit, nous sommes prêts à croire ce que nous désirons croire, les nouvelles qui confirment nos hypothèses préalables, qui confortent nos croyances, stéréotypes ou préjugés, à tel point que nous demeurons prisonniers d'un « monde d'opinion désirée » qui nous empêche

d'entendre des opinions contraires. Cette tendance à privilégier nos idées préconçues – le « biais de confirmation » – constitue l'un des pièges de type cognitif qui nous portent à croire à la véracité de la *fake news*.

d) Les pièges cognitifs : confronté à une nouvelle contredisant ses croyances préalables, le sujet aura donc moins tendance à modifier celles-ci qu'à réduire cette dissonance cognitive par la recherche d'autres personnes qui partagent les mêmes points de vue. Dans le monde virtuel de petites « bulles » auquel notre société atomisée<sup>24</sup> semble réduire la vie sociale, où les relations sont de plus en plus remplacées par des « amitiés » et des « conversations » par écran interposé, des micro-communautés « affinitaires » émergent, où les bulles « agissent à la façon de chambres d'écho, marquées par l'absence de contradiction et la répétition à l'infini de la doxa du groupe »<sup>25</sup>. Désireux d'affirmer notre sentiment d'appartenance, nous partageons ces informations, ce qui crée en retour un réseau de rétro-alimentation, de *likes*, de *retweets* et de *fake news* en boucle. L'appartenance communautaire s'avère d'autant plus importante qu'il s'agit souvent d'opinions que nous n'oserions pas exprimer telles quelles dans la vraie vie, alors que la protection apparente de l'écran – doublée parfois de celle du pseudonyme – nous permet de nous lâcher sans mesure.

L'« effet de vérité illusoire », qui porte à croire qu'une chose est vraie tout simplement parce qu'elle nous a été présentée antérieurement, est ainsi conforté par une diffusion illimitée, par l'effet de martèlement bien connu de la propagande. Plus la fausse nouvelle est répétée, plus nous aurons des problèmes pour nous rappeler qu'elle était fausse. Dans ce sens, le

*fact checking*, toujours en décalage, s'avère parfois même contreproductif, puisque le démenti d'une fausse nouvelle revient à la réactualiser, donc à la faire de nouveau rentrer dans nos mécanismes cognitifs.

La provocation constante à travers la diffusion de *fake news* constitue en fait, pour les partis d'extrême droite, un moyen de s'assurer une présence médiatique soutenue en exploitant ce que Ruth Wodak nomme la stratégie du « *right-wing perpetuum mobile* »<sup>26</sup>, qui consiste à : provoquer délibérément le scandale, nier l'intention attribuée à l'auteur, recadrer et redéfinir l'objet du scandale pour se déclarer enfin victime d'une persécution. La stratégie culmine souvent par un simulacre d'excuse mettant l'accent, non pas sur le contenu posé, mais sur la mauvaise interprétation qui en a été faite, ce qui permet encore au pseudo-énonciateur de laisser entendre à ses inconditionnels qu'il demeure bien celui qui « ose dire tout haut ce que les gens pensent tout bas »<sup>27</sup>.

## 1.2. Les marges de la fenêtre d'Overton

La stratégie consiste à manipuler les limites des idées acceptables dans un système démocratique, autrement dit, la *doxa*. Un exemple assez illustratif en est le débat suscité en janvier 2020 autour de ce que VOX appelle le « PIN parental », une mesure permettant l'objection de conscience des parents à l'égard de la formation à l'égalité et à la liberté sexuelle que l'on dispense dans les écoles publiques sous forme d'ateliers et d'activités complémentaires, et qui constitue, d'après VOX, un « endoctrinement » imposé par l'idéologie du genre. Comprises dans le curriculum scolaire, ces activités s'encadrent

dans les projets de conscientisation des plus jeunes, promus non seulement par la législation espagnole mais par les recommandations du Conseil de l'Europe et de l'ONU. Or cette problématique n'est en fait qu'un prétexte pour rompre le consensus autour du Pacte d'État contre la violence de genre, approuvé en 2017. Diverses étapes mènent de l'impensable au politique en termes de ce qui est successivement considéré radical, acceptable, sensé et populaire.

L'impensable – et indicible – dans un premier temps relève de la possibilité même de nier l'existence d'une violence de genre – ou « sexospécifique » selon les termes de l'ONU – en tant que problème structurel de la société espagnole, alors que, comme le montrent les données du Ministère de l'égalité, 1 118 femmes ont été assassinées par leurs conjoints ou ex-conjoints – les statistiques ne contemplent pas d'autres crimes commis également sur les femmes par des personnes autres – entre 2003, première année dont on a des registres, et le moment d'écriture du présent article<sup>28</sup>.

Pendant la période 2017-2019, le positionnement de VOX est restreint à ses réseaux d'adhérents et ponctuellement repris, pour le dénoncer, dans les médias nationaux qui le taxent de machisme extrême-droitier. Il devient dès lors, non seulement pensable, mais dicible. Le discours puise dans les mêmes sources que d'autres mouvances de l'extrême droite et s'approprie un lexique pseudo-scientifique : on parle ainsi de « marxisme culturel », ou d'« idéologie du genre ». Marginal et radical, il n'en fait pas moins l'objet de publications, de conférences qui le revêtent d'une allure pseudo-scientifique, permettant de relier, dans l'inconscient collectif, scientificité et véracité.

L'étape suivante, devant rendre acceptable ce qui était tenu pour radical, est franchie en janvier 2020. Le prétendu « PIN » se fraie un passage dans les médias lorsqu'il est posé comme condition *sine qua non* pour que VOX soutienne les budgets de divers gouvernements régionaux. Les médias nationaux lui ouvrent désormais un large espace de diffusion et de discussion.

Le passage au raisonnable et sensé est ensuite assuré par les axiologèmes invoqués par VOX pour soutenir cette position : qui saurait, en effet, s'opposer à la *défense* du *droit* des parents sur l'éducation de leurs enfants, au *respect* de leur *liberté de conscience* et leurs *valeurs morales* ?

Le débat se poursuit sans relâche sur les réseaux sociaux, qui en assurent la popularité comme *trending topic* pendant plusieurs jours. Que ce soit pour la soutenir, ou pour la ridiculiser sous forme de *mèmes*, les internautes reproduisent, à la grande échelle du monde virtuel, la discussion que politiciens et journalistes jouent sur la scène sociale et médiatique. Le martèlement agit comme un moyen efficace pour élargir les marges de la discussion, pour polariser les positions, qui tournent désormais autour des droits des parents, les droits des femmes restant à l'écart, alors que l'humour, de son côté, contribue à la banalisation du sujet.

Le positionnement d'autres partis politiques, signataires du Pacte d'État, qui viennent s'aligner à la défense du droit parental, élève le sujet au niveau d'une problématique politique et ratifie la rupture du consensus, tout en laissant entendre implicitement que si la mesure apparaît comme nécessaire, c'est parce qu'il y a bien corruption des enfants à l'école.

Telles sont donc les stratégies qui caractérisent, de manière générale, l'*ethos*

politique de VOX. Qu'en est-il du discours des femmes ? Mise-t-il sur les caractéristiques pragmatiques et empathiques de la féminité dégagées par les études préalables dans le domaine ?

## 2. Paroles de femmes. Un *ethos* féminin ?

### 2.1. La reprise implicite de l'*ethos* préalable

Pour certaines femmes politiques, telle Marine Le Pen, l'image qu'elles projettent apparaît inévitablement lestée du poids de l'*ethos* préalable du chef du parti – la virulence du père, politiquement « mort » comme conséquence de ses propres excès – et obligent à une « dédiablement », un polissage en surface du discours. Dans le cas de VOX, relié dans l'imaginaire collectif au franquisme, la présence de femmes aux premiers rangs viendrait en revanche démentir cette association – la dictature n'en a compté aucune parmi ses ministres – tout en montrant le dépassement d'un régime qui n'envisageait de meilleure place pour la femme que le foyer, la maternité comme seul horizon et la soumission à l'époux comme condition du bonheur de la famille<sup>29</sup>.

Le discours de Rocío Monasterio, mettant constamment en avant sa profession d'architecte, rompt en effet avec ce cliché de la femme au foyer et la légitime, non seulement comme femme qui travaille, mais surtout comme femme dans un monde professionnel d'hommes où elle dit ne s'être pourtant jamais sentie discriminée – à une seule exception près : quand elle a travaillé « avec des musulmans ». Un clip publié sur le site de VOX<sup>30</sup> la montre au travail, non pas dans un

studio d'architecture, mais dans un chantier, munie de son casque. Elle se construit simultanément par là un *ethos* de proximité – elle ne parle pas à l'élite, mais aux ouvriers – et un *ethos* de compétence professionnelle qui lui permet de se poser en modèle. Les allusions, tout aussi constantes, à ses quatre enfants viennent renchérir sur cette image de femme moderne qui concilie travail, famille et vie publique. Or sous ces traits d'un nouveau discours de femmes, sur les femmes et pour les femmes, se cache un retour à l'*ethos* préalable incarné par un discours nataliste, qui renoue avec le rôle que le vieux discours franquiste attribuait au corps féminin.

En effet, sous le coup d'une « nationalisation », le corps de la femme était conçu par le franquisme comme corps reproducteur au service de l'avènement d'une « Espagne nouvelle »<sup>31</sup>. Dans un esprit proche, le natalisme prôné par Rocío Monasterio évoque une question de « survie », les Espagnols étant menacés « d'extinction » ; une question qui n'est « ni de droite ni de gauche, mais de bon sens »<sup>32</sup>. Elle se pose elle-même en modèle à suivre en tant que mère de famille nombreuse, une situation devenue extrêmement rare d'après elle parmi les femmes... espagnoles.

Ce discours est tout aussi révélateur par ce qu'il pose que par ce qu'il présuppose. Dans les termes posés, il est aisé de reconnaître les traits du discours pamphlétaire de l'extrême droite : le ton apocalyptique et hyperbolique (survie, extinction), la déclaration de non-pertinence du clivage droite/gauche<sup>33</sup> et le recours à l'axiologème pour étayer l'argumentation (bon sens). Ce que le discours ne dit pas, mais laisse entendre par la spécification (les Espagnols, les mères espagnoles), renvoie au domaine de l'ennemi

caché dans l'ombre (la naissance de non-Espagnols), ce taux de natalité issu de familles migrantes qui apporte un élan fondamental à la démographie et que VOX dénonce en termes de coût économique. De cet implicite, par voie d'abduction, on en vient à une généralisation hâtive : si les migrants ont beaucoup d'enfants, ce sont eux qui ont des familles nombreuses, ce qui s'avère faux puisque 85% des titulaires des cartes de famille nombreuse sont de nationalité espagnole, contre 15% d'étrangers, selon le Ministère à charge des familles en 2018<sup>34</sup>.

Si l'ennemi physique – l'étranger – n'est pas explicitement nommé, l'ennemi idéologique fait, lui, l'objet de larges développements. Il s'agit, bien entendu, du féminisme, « ennemi naturel de la famille » qui, en extrapolant les idées d'Engels, aurait transformé la lutte de classes en lutte de sexes sous prétexte que la femme serait opprimée par l'homme. Or entre « les présumés opprimée et oppresseur », il y a « l'amour et un projet commun d'une valeur incalculable, les enfants », d'où le besoin, pour ce féminisme « cinglé » et « marxiste » d'éliminer et l'amour et les enfants dans le couple hétérosexuel<sup>35</sup>. Ce « marxisme culturel » serait donc responsable de l'incitation à la haine envers l'homme, source et cause de la maternité, et aurait engendré un « féminisme de 4<sup>e</sup> génération », représenté par des femmes ayant « choisi le lesbianisme comme forme de lutte sociale contre l'hétéropatriarcat » et se faisant avorter dans le cas de fœtus mâles<sup>36</sup>. Les propos d'Alicia Rubio, qui se présente elle-même comme spécialiste en idéologie du genre du parti<sup>37</sup>, cumulent horreur sur horreur dans un discours anxiogène dont la fiabilité résiderait dans les nombreuses sources qu'elle a consultées... sur Internet.

## 2.2. Il y a féminisme et féminisme

La figure de l'ennemi est consubstantielle aux théories conspirationnistes, mais aussi au discours polémique, qui peut difficilement se passer de l'allusion aux menaces et conflits civilisationnels. La construction de l'ennemi exige une première stratégie d'essentialisation et de dépersonnalisation : ce n'est pas un individu en tant que personne concrète, mais une expression abstraite d'un pouvoir hostile, qui se voit ensuite attribuer tous les traits hideux du criminel, applicables, selon le sophisme de la généralisation hâtive à tout individu de la même espèce.

L'essentialisation de l'ennemi « féministe » se fait par *association*, par réduction d'un phénomène multifactoriel à un seul mouvement. Si l'on peut historiquement dater trois générations de féminisme correspondant respectivement à la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, aux années 1960 et aux années 1990, les courants qui s'y développent se laissent difficilement réduire à une seule et même catégorie : féminisme égalitaire, radical, de la différence (dit aussi culturel ou gynocentriste), marxiste, matérialiste, lesbien, Black ou afro-américain, écologiste, anarchique, postcolonial, intersectionnel, postmoderne, queer, transféminisme... Les contextes d'émergence, les causes attribuées à l'inégalité et les luttes de ces différents mouvements s'entrecroisent et coexistent, mais le développement d'une mouvance ne remplace pas les autres. Faisant abstraction de ceci, Alicia Rubio pose dans ses discours une sorte d'évolutionnisme social qui aurait abouti à ce féminisme de 4<sup>e</sup> génération, exacerbation des précédents et seul représentant actuel de l'espèce.

Homogénéisé dans un tout indéfini, le féminisme fait ensuite l'objet

d'une *dissociation*, une division « en deux termes opposés, le plus souvent avec dévalorisation de l'un d'eux »<sup>38</sup>. Lexicalement, un couplage axiologique permet donc de créer une polarisation maximale. C'est ainsi que Rocío Monasterio et Alicia Rubio opposent féminisme « égalitaire » et féminisme « radical », « totalitaire », « suprémaciste » – les adjectifs étant suffisamment illustratifs de la péjoration.

Rocío Monasterio se déclare fière du premier, le féminisme *espagnol* – la précision n'est certainement pas gratuite – de Campoamor, de Pardo Bazán, de Concepción Arenal, qui ont lutté depuis la fin du XIX<sup>e</sup> s. pour l'accès à l'éducation ou pour le droit de vote. Fierté accrue par le lien de filiation qu'elle évoque à l'égard de Concepción Arenal, qui serait son ancêtre. Or, ce « bon » féminisme n'aurait plus de raison d'être puisque l'égalité qu'il revendiquait a été déjà conquise<sup>39</sup>. Qui plus est, ajoute-t-elle, si Concepción Arenal et les féministes égalitaires de son époque pouvaient voir la situation actuelle, elles en auraient honte.

Il est intéressant de constater que les conquêtes du féminisme égalitaire évoquées dans le discours de Monasterio sont envisagées sous une perspective achronique, alors que l'acquisition de ces droits en Espagne est loin d'avoir été un mouvement linéaire. Réclamés par les féministes égalitaires de la fin du XIX<sup>e</sup>, ils ont été reconnus par la Constitution de la II<sup>e</sup> République (1931) – droit de vote, accès aux études, même universitaires, accès à la fonction publique à la seule exception des fonctions militaires, suppression du délit d'adultère, exclusivement appliqué aux femmes, et égalité salariale, entre autres – et ensuite explicitement ou implicitement révoqués sous la dictature franquiste,

la femme étant de nouveau placée sous la tutelle et la dépendance effective du père, du mari ou du fils. Ils n'ont été que progressivement reconquis à partir de la démocratie instaurée en 1978. Concernant précisément l'accès à l'éducation, la Section Féminine de la Phalange, dirigée par Pilar Primo de Rivera – en vigueur jusqu'en 1977 – et chargée des enseignements à dispenser aux filles, impose pendant la dictature un modèle scolaire de ségrégation orienté à préparer les jeunes pour devenir des épouses et des mères parfaites – formation religieuse, couture, économie domestique, cuisine, etc. – tandis que parallèlement, de façon subtile mais constante, des obstacles sont dressés pour empêcher l'accès des femmes aux études universitaires<sup>40</sup>.

Le refus de la chronologie permet, d'une part, de passer sous silence ces caractéristiques réactionnaires du franquisme, mais d'autre part, en suggérant un lien direct entre le féminisme égalitaire et les droits effectivement conquis, semble retentir positivement sur VOX, héritier de ce « bon » féminisme et représentant de son lignage.

Enfin, la criminalisation du féminisme radical découlerait de ses objectifs cachés<sup>41</sup> : détruire la famille biologique, instrumentaliser et collectiviser la femme au service d'intérêts politiques, imposer un discours unique et dogmatique qui stigmatise les dissidentes, susciter la haine envers les hommes, victimiser la femme pour tirer de cette situation un profit économique, corrompre les jeunes filles à travers la culture du viol et les amener à croire que tous les hommes sont des agresseurs et des violeurs en puissance et, peut-être la pire des infamies, le crime le plus exécrationnel, corrompre les enfants. De là la conclusion,

généralisée à tout le mouvement féministe : « le féminisme est cancer »<sup>42</sup>.

### 2.3. *L'agenda caché des lobbies LGBT*

Le sujet, devenu récurrent suite à la polémique du PIN parental en janvier 2020, avait été largement développé lors d'une conférence de Rubio à Madrid le 24/02/18 (« Idéologie de genre et éducation »), organisée par la filiale espagnole de la *Women's Federation for World Peace*, fondée en 1992 par le couple Moon, dirigeants de la secte Moon. L'oratrice est présentée du point de vue professionnel – philologue, enseignante dans un lycée – et légitimée dans le cadre de la conférence, d'abord socialement, en tant que femme mariée, mère de trois enfants et activiste contre « l'endoctrinement idéologique scolaire », et ensuite du point de vue de son expertise – un livre autoédité qu'elle a publié en 2016<sup>43</sup> –, ce qui lui assure un *ethos* de crédibilité et de compétence.

La conférence présente toutes les caractéristiques d'une construction logique à partir « d'un *noyau délirant* et d'un *postulat de base falsifié* »<sup>44</sup>, une fausse prémisse – la corruption des enfants à travers l'éducation à l'égalité et au respect de la liberté sexuelle – menant comme conclusion à la normalisation de la pédérastie, en passant par l'induction à l'homosexualité. Elle offre aussi des similitudes avec le portrait du pamphlétaire, seul à clamer contre la conspiration. Alicia Rubio se présente en effet comme détentrice et révélatrice d'une vérité qu'elle a directement vérifiée grâce à son travail et dont personne ne veut parler : les dangers de l'idéologie du genre, les fonds publics qui y sont consacrés pour le bénéfice des « réseaux clientélistes »,

des « lobbies LGBT » et des « trames » féministes, ainsi que les méfaits des lois d'égalité LGBT, tout aussi nuisibles que la LIVG et bâties, comme celle-ci, sur un mensonge sciemment exploité : « Avec ces lois LGBT on est en train de créer une alarme sociale sur un problème qui n'en est pas un, tout comme on l'a fait avec la violence de genre »<sup>45</sup>.

Alicia Rubio vise à décrire en détail les instruments de la lutte menée contre les mineurs au sein de l'institution scolaire, la topique guerrière étant invitée à travers l'image du « bélier » – les médias – lancé sans merci contre le « bastion » de leur stabilité – la famille. Elle soutient que le choix de l'école n'est pas innocent, puisqu'il renoue avec les pratiques de manipulation des régimes totalitaires, comme le nazisme ou le communisme – ici encore, l'allusion au franquisme est habilement omise. Qui plus est, la manipulation est exercée sur une population fragilisée suite au divorce des parents, une problématique que l'on ne cherche pas à éviter puisqu'on n'exige pas de médiation préalable, ce qui permet dans d'autres pays que « 40% de couples se réconcilient », alors qu'en Espagne de nombreuses relations se rompent « pour des bêtises ». Elle fournit comme exemple la LIVG, responsable d'innombrables fausses plaintes<sup>46</sup> et d'engendrer une rancune empêchant toute réconciliation. Le discours en vient ainsi non seulement à ridiculiser la violence de genre, en la ramenant à une dispute pour une bêtise, mais en même temps à blâmer la victime, une stratégie fallacieuse que Ruth Wodak<sup>47</sup> nomme « *victim-perpetrator reversal* », connue dans le domaine des agressions sexuelles comme DARVO – acronyme de *Deny, Attack, and Reverse Victim and Offender*.

Les médias sont, quant à eux, rendus responsables de normaliser l'homosexualité, de la « présenter de manière positive » – elle serait donc négative – ce qui favorise « l'émulation par admiration » – l'homosexualité induite : « une chose c'est qu'on nous dise que des personnes homosexuelles existent et une autre d'induire les enfants à considérer cela comme une chose aussi positive que l'hétérosexualité »<sup>48</sup>. L'exemple fourni est celui du personnage de *Frozen*, dont on veut faire un personnage lesbien, ce qui poussera toutes les fillettes à vouloir « non seulement la robe, mais aussi la petite amie » d'Elsa.

L'école, enfin, envahie par les tenants de l'idéologie du genre financés par les pouvoirs publics, manipule les contenus des matières et agit sur des enfants qui lui prêtent toute l'autorité et la véracité du savoir institutionnalisé. Les mensonges dont l'école est responsable sont les suivants :

– La victimisation des homosexuels : en présentant dans les manuels le racisme, la xénophobie et l'homophobie mélangés comme des préjugés et en montrant des photos en mémoire des juifs pendant la Shoah, on fait croire aux enfants à un génocide homosexuel, alors qu'« il n'y a jamais eu de génocide homosexuel, du moins en Occident, je ne dis pas dans les pays musulmans ».

– L'induction à la transidentité : on fait croire aux enfants, qui manquent d'esprit critique, qu'ils peuvent choisir d'être garçons ou filles, « alors qu'on ne peut pas choisir » : « il y a certaines [...] pathologies qu'il faut analyser », mais quel est l'intérêt de dire à un « enfant sain » qu'il peut choisir et qu'il se retrouve après « bourré d'hormones » et se fasse opérer ? C'est une

forme de maltraitance que de les pousser à choisir et de les soumettre à des traitements qui provoquent « le cancer, la perte de mémoire, la stérilisation », alors que, comme le montrent des « études américaines » (dont la source n'est pas citée) plus de 80% des jeunes « se réconcilient avec leur corps » quand ils atteignent la puberté et réalisent que ce n'était qu'une « sottise », argument soutenu *ad exemplum* par le cas d'un de ses élèves.

– Le prétendu caractère structurel de la violence de genre et la criminalisation de l'homme : on apprend aux enfants que tout homme est génétiquement porté à la maltraitance, que « tout ce qui est masculin est machiste », et tout devient violence : « on trouvera ainsi bientôt un homme emprisonné pour avoir pété devant la femme ». Sous prétexte de ne pas discriminer la femme, on enseigne à discriminer les hommes et à se méfier des relations hétérosexuelles.

– Les droits sexuels et reproductifs des enfants : encouragés par l'ONU, ces enseignements se donneraient pour objectif de rendre les enfants libres et heureux. Or ce que l'on veut en réalité c'est encourager la pratique sexuelle précoce, mais non pas une pratique quelconque, puisqu'on leur parle de « sexe anal, lesbianisme et homosexualité, sexe oral ». Or le pire reste à venir, puisque l'objectif suivant de l'*agenda* du genre serait la pédérastie, les droits sexuels des enfants entraînant la baisse de l'âge de consentement : « comme il y aura des droits sexuels du mineur, nous verrons dans quelques années que notre fils de 8 ans [...] voudra avoir des rapports et comme il consentira [...] il aura des relations avec un homme de 30 ans. Et alors, si nous refusons [...] on nous retirera l'autorité parentale ».

Retenons toutefois que le complot ne s'arrête pas là. Dans une dérive qui va même au-delà de la théorie du « Grand Remplacement » posée par Renaud Camus – mot-phare des mouvances identitaires – Alicia Rubio soutient que l'objectif des féministes – pour la plupart lesbiennes, précise-t-elle – qui siègent à l'ONU est de réduire la population *via* l'homosexualisation de la société. Les féministes, dans leur défense de l'avortement, puis des relations homosexuelles – non reproductives – auraient rejoint et encouragé des mouvances malthusiennes dont l'objectif tacite n'est que la dépopulation<sup>49</sup>.

La violence du lexique, le ton apocalyptique, la dérision, le couplage axiologique (pathologie-santé), voire une certaine dose de vulgarité colorent un discours polémique tout entier bâti sur le négationnisme et la conspiration. Or l'ennemi n'est pas unique, derrière cet ennemi visible, que l'on pourrait somme toute combattre, puisqu'il est identifié, s'en cache un autre, subtilement suggéré, et d'autant plus redoutable qu'il est décrit « de façon imprécise, comme une bête cachée, tapie dans l'ombre »<sup>50</sup>.

#### 2.4. Féminisme et islamisme

« Je ne veux pas que les féministes d'aujourd'hui me mettent une burqa et me musèlent », déclare inlassablement Rocío Monasterio dès l'accès du parti au panorama politique<sup>51</sup>. Le couplage sémantique joue sur l'ambivalence calculée et s'adresse à deux audiences différentes, l'audience publique au sens large et celle, ciblée, des adhérents, à travers un message codé que seules les bases savent interpréter. Ainsi, en première lecture, pourrait-on

simplement inférer que le féminisme est assimilé à une sorte d'intégrisme, dans la même ligne que les descriptions en termes de « totalitarisme », « dogme », « discours unique », récurrentes chez les membres du parti. Or, en deuxième lecture, l'association laisse entendre la connivence entre féminisme et islamisme : l'ennemi visible et l'ennemi invisible réunis par amalgame – y compris l'amalgame implicite, migrant = musulman, qu'il n'est plus besoin d'évoquer pour les initiés –, raccourci rhétorique pamphlétaire au service de la « règle de l'ennemi unique », qui ne doit avoir « qu'une seule tête » pour pouvoir être abattu<sup>52</sup>.

À la base d'une telle connivence, une théorie conspirationniste, développée par le procédé classique de l'abduction ou raisonnement par l'indice. En effet, Rocío Monasterio veut pour preuve du complot la présence, aux premiers rangs de la Marche des femmes sur Washington (le 21 janvier 2017), de femmes voilées ou portant une burqa, parmi lesquelles une grande défenseure de la charia, dont le nom n'est pourtant pas donné. De cet indice, elle infère une cause présumée : féminisme et islamisme sont unis dans le combat contre un même ennemi, les valeurs de la civilisation occidentale qu'ils veulent anéantir<sup>53</sup>, à savoir, « la liberté, les valeurs judéo-chrétiennes et la famille »<sup>54</sup>.

Ceci expliquerait, d'après elle, que le féminisme refuse de s'attaquer aux problèmes des filles musulmanes qui sont « obligées à partir de 12 ans à porter le voile, à mettre un burkini et à ne plus côtoyer leurs camarades garçons »<sup>55</sup>.

Contre cette imposture, Monasterio et Rubio se mobilisent pour la défense de l'égalité et de ces droits qui régressent à cause de l'immigration et de sa conséquence directe :

« l'invasion islamique qui n'a pas l'intention de s'intégrer »<sup>56</sup>. Féminisme en trompe-l'œil que l'extrême droite s'approprie un peu partout pour se poser en « championne des libertés européennes, sociétales, politiques et économiques, face à un péril arabo-musulman »<sup>57</sup>, et qui n'est en somme qu'un prétexte pour relancer, sans la nommer, la rhétorique islamophobe et anti-immigration.

### Conclusion

L'étude des procédés et stratégies utilisés par les porte-parole féminines de VOX montre à quel point les frontières entre *ethos* masculin et féminin s'estompent quand on aborde le discours de l'extrême droite. Les stéréotypes féminins invoqués – la maternité, la famille, la femme moderne – sont mis au service de l'idéologie du parti pour ressusciter un discours nataliste traditionaliste. La teneur polémique et pamphlétaire de leurs propos se place, quant à elle, visiblement à l'opposé de l'*ethos* pragmatique et empathique dégagé des études de Simone Bonnafous comme étant représentatif de l'*ethos* féminin en politique.

Leur attitude négationniste à l'égard de la violence de genre, mais aussi de l'écart salarial ou du plafond de verre – qu'elles attribuent à un choix personnel de la femme, qui préfère la maternité – a poussé les médias et les partis de gauche à les taxer de « machistes », ce dont elles se défendent à plusieurs reprises : « nous étions des machistes pour avoir défendu l'égalité entre les hommes et les femmes »<sup>58</sup>. Or peut-on, à proprement parler, qualifier de « machiste » un discours qui, du moins en surface, ne prône pas « la suprématie du mâle »<sup>59</sup>, et ne préconise pas l'« attitude de supériorité méprisante qu'adoptent certains hommes à

l'égard des femmes »<sup>60</sup>, mais dénonce la prétendue infériorité de l'homme et la suprématie de la femme ?

Ce que le discours semble opérer c'est plutôt une inversion spéculaire des

définitions courantes de machisme et de féminisme, en vertu de laquelle le féminisme deviendrait un antonyme complémentaire du machisme, comme on peut le voir dans la table suivante :

	dictionnaire	VOX
machisme	discours prônant la suprématie de l'homme	défense de l'égalité, lutte contre la discrimination des hommes
féminisme	défense de l'égalité, lutte contre la discrimination des femmes	discours prônant la suprématie de la femme

## BIBLIOGRAPHIE

- Albertini, Dominique et Doucet, David, *La Fachosphère. Comment l'extrême droite remporte la bataille d'Internet*, Paris, Flammarion, 2016.
- Amorós, Marc, *Fake news. La verdad de las noticias falsas*, Barcelona, Plataforma Editorial, 2018.
- Amossy, Ruth, *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*, Paris, PUF, 2010.
- Angenot, Marc, *La parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982.
- Angenot, Marc, « La pensée conspiratoire. Une histoire dialectique et rhétorique ? », in Emmanuelle Danblon, et Loïc Nicolas (éds.), *Les rhétoriques de la conspiration*, Paris, Éd. CNRS, 2010, p. 25-42.
- Bergès, Karine, « La nacionalización del cuerpo femenino al servicio de la construcción de la identidad nacional en las culturas políticas falangistas y franquistas », in *Mélanges de la Casa de Velázquez*, no. 42-2, 2012, p. 91-103.
- Bloch, Marc, « Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre », in *Revue de synthèse historique*, vol. XXXIII, no. 97-99, 1921-1922, p. 13-35.
- Bonnafous, Simone, « Femme politique: une question de genre ? », in *Réseaux*, no. 120, 2003, p. 119-145.
- Boudillon, Julie, « Une femme d'extrême droite dans les médias. Le cas de Marine Le Pen », in *Mots*, no. 78, 2005, p. 79-89.
- Charaudeau, Patrick, *Le discours politique. Les masques du pouvoir*, Paris, Vuibert, 2005.
- Charaudeau, Patrick, « Réflexions pour l'analyse du discours populiste », in *Mots*, no. 97, 2011, p. 101-116.
- Dhondt, Reider et Vanacker, Beatrijs, « *Ethos* : pour une mise au point conceptuelle et méthodologique », in *Contextes*, no. 13, 2013, 14 p.
- Hofstadter, Richard, *Le style paranoïaque. Théories du complot et droite radicale en Amérique*, Paris, François Bourin Éditeur, 2012.
- Lebourg, Nicolas, *Lettres aux Français qui croient que cinq ans d'extrême droite remettraient la France debout*, Paris, Les Échappés, 2016.
- L'Heuillet, Hélène, *Tu haïras ton prochain comme toi-même. Penser la haine de notre temps*, Paris, Albin Michel, 2017.
- Saavedra, Helena (2016). *Mujeres y universidad franquista. Trayectorias vitales, académicas y profesionales*. Barcelone: Universitat Autònoma de Barcelona (Thèse de Doctorat).
- Taguieff, Pierre-André, « La pensée conspirationniste. Origines et nouveaux champs », in Emmanuelle Danblon et Loïc Nicolas (éds.), *Les rhétoriques de la conspiration*, Paris, Éd. CNRS, 2010, p. 278-320.

Windisch, Ulrich, *Le K.O. verbal. La communication conflictuelle*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1987.  
 Wodak, Ruth, *The politics of fear. What right-wing populist discourses mean*, Londres, Sage, 2015.  
 Zoja, Luigi, *Paranoïa. La folie qui fait l'histoire*, Paris, Les Belles Lettres, 2018.

### Corpus

Monasterio, Rocío et Rubio, Alicia, 01/05/17, <https://www.youtube.com/watch?v=sdWUJ5dQXgY>  
 Monasterio, Rocío  
 17/04/18, <https://www.youtube.com/watch?v=OVzRg9OfgoM>  
 18/02/19, <https://www.youtube.com/watch?v=cnVPLv3on0w>  
 08/03/19, <https://www.youtube.com/watch?v=4vajavCevKk>  
 01/04/19, <https://www.youtube.com/watch?v=RGywDeJ1arM>  
 06/04/19, <https://www.youtube.com/watch?v=ZIOJRP5pK7g>  
 06/11/19, <https://www.youtube.com/watch?v=giniOqC940o>  
 23/12/19, <https://www.youtube.com/watch?v=zqST7CvNomU>  
 Rubio, Alicia  
 24/02/18, <https://www.youtube.com/watch?v=Qh8AOgrKQuE>  
 18/01/19, <https://www.youtube.com/watch?v=BggL9EsG1xM>  
 14/02/19, <https://www.youtube.com/watch?v=8gXETjKOr0M>  
 16/03/19, <https://www.youtube.com/watch?v=FUBBejr8vn0>  
 14/11/19, <https://www.youtube.com/watch?v=dp6orDnrVE0>

### NOTES

1. Patrick Charaudeau, « Réflexions pour l'analyse du discours populiste », in *Mots*, no. 97, p. 104-105.
2. Rocío Monasterio, 06/11/19. Pour les citations tirées des vidéos, la référence renvoie à la date, les liens étant recensés dans le corpus. Notre traduction.
3. Entretien à la radio, *Hora 25*, Cadena Ser (05/12/18).
4. Simone Bonnafous, « Femme politique : une question de genre ? », in *Réseaux*, n°. 120, 2003, p. 142.
5. Julie Boudillon, « Une femme d'extrême droite dans les médias. Le cas de Marine Le Pen », in *Mots*, n°. 78, 2005, p. 79-89.
6. Voir à cet égard Ruth Amossy, *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*, Paris, PUF, 2010 ; Reidert Dhondt et Beatrijs Vanacker, « *Ethos* : pour une mise au point conceptuelle et méthodologique », in *Contextes*, no. 13, 2013.
7. Patrick Charaudeau, *Le discours politique. Les masques du pouvoir*, Paris, Vuibert, 2005.
8. Marc Angenot, *La parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982.
9. Simone Bonnafous, « Femme politique », p. 139.
10. *Ibid.*, p. 134-138.
11. *Ibid.*, p. 140.
12. Ruth Wodak, *The politics of fear. What right-wing populist discourses mean*, Londres, Sage, 2015, p. 46.
13. Julie Boudillon, « Une femme d'extrême droite », p. 87.
14. Marc Angenot, *La parole pamphlétaire*, p. 35.
15. Ulrich Windisch, *Le K.O. verbal. La communication conflictuelle*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1987, p. 100.
16. Voir à cet égard, Marc Angenot, « La pensée conspiratoire. Une histoire dialectique et rhétorique ? », in Emmanuelle Danblon, et Loïc Nicolas (éds.), *Les rhétoriques de la conspiration*, Paris, Éd. du CNRS, 2010, p. 25-42, et Luigi Zoja, *Paranoïa. La folie qui fait l'histoire*, Paris, Les Belles Lettres, 2018.
17. Richard Hofstadter, *Le style paranoïaque. Théories du complot et droite radicale en Amérique*, Paris, François Bourin Éditeur, 2012, p. 42-43.

18. Luigi Zoja, *Paranoïa*, p. 470.
19. « Twitter silencia la cuenta de Vox porque “incita al odio” al acusar al PSOE de “promover la pedestría”, in *El mundo*, le 23/01/2020.
20. Marc Bloch, « Réflexions d’un historien sur les fausses nouvelles de la guerre », in *Revue de synthèse historique*, vol. XXXIII, no. 97-99, 1921-1922, p. 13-35.
21. Pierre-André Taguieff, « La pensée conspirationniste. Origines et nouveaux champs », in Emmanuelle Danblon et Loïc Nicolas (éds.), *Les rhétoriques de la conspiration*, Paris, Éd. CNRS, 2010, p. 310.
22. Marc Amorós, *Fake news. La verdad de las noticias falsas*, Barcelona, Plataforma Editorial, 2018.
23. Marc Bloch, « Réflexions », p. 31.
24. Voir Luigi Zoja, *Paranoïa*, p. 56 : « la “masse atomisée” moderne (qui néprouve pas des émotions collectives parce qu’elle se rassemble sur la place publique mais parce qu’elle reçoit les mêmes messages exaltants par écrans interposés) ».
25. Dominique Albertini et David Doucet, *La Fachosphère. Comment l’extrême droite remporte la bataille d’Internet*, Paris: Flammarion, 2016, p. 298-299.
26. Ruth Wodak, *The politics of fear*, p. 19-20.
27. Hélène L’Heuillet, *Tu haïras ton prochain comme toi-même. Penser la haine de notre temps*, Paris, Albin Michel, 2017.
28. <https://violenciagenero.igualdad.gob.es/>, consulté le 25/11/2021.
29. Voir, par exemple, les études d’Alejandra Ibarra (éd.), *No es país para jóvenes*, Vitoria-Gasteiz, Université du Pays Basque, 2012 ou de Matilde Peinado, *Enseñando a señoritas y sirvientas. Formación femenina y clasismo en el franquismo*, Madrid, Catarata, 2012.
30. Rocío Monasterio, 01/04/19.
31. Karine Bergès, « La nacionalización del cuerpo femenino al servicio de la construcción de la identidad nacional en las culturas políticas falangistas y franquistas », in *Mélanges de la Casa de Velázquez*, no. 42-2, 2012, p. 91-103.
32. Rocío Monasterio, 17/04/18 ; 18/02/19 ; 23/12/19.
33. « C’est le propre de l’extrême droite que de prétendre que l’opposition est privée de toute pertinence », Marc Angenot, *La parole pamphlétaire*, p. 123.
34. <https://www.mscls.gob.es/ssi/familiasInfancia/estadistFNumeros/Enlace.htm>, consulté le 25/11/2021..
35. Alicia Rubio, 16/03/19.
36. Alicia Rubio, 01/05/17.
37. <https://www.voxespana.es/tag/alicia-rubio>, consulté le 25/11/2021.
38. Marc Angenot, *La parole pamphlétaire*, p. 124.
39. Rocío Monasterio, 01/05/17 ; 08/03/19 ; 01/04/19.
40. Helena Saavedra, *Mujeres y universidad franquista. Trayectorias vitales, académicas y profesionales*, Barcelone: Universitat Autònoma de Barcelona (Thèse de Doctorat), 2016, p. 154.
41. Alicia Rubio, 14/11/19.
42. Alicia Rubio, 14/11/19.
43. Alicia Rubio, *Cuando nos prohibieron ser mujeres y os persiguieron por ser hombres. Para entender cómo nos afecta la ideología de género*, Madrid, autoédité.
44. Luigi Zoja, *Paranoïa*, p. 35
45. Voir également Alicia Rubio, 16/03/19 : « il y a des gens qui ont réellement cru à cette alarme sociale selon laquelle il y a des taux très élevés de femmes assassinées par leurs couples, ce qui n’est pas vrai dans le cas de l’Espagne ».
46. La loi aurait encouragé une instrumentalisation des plaintes, et la prolifération de fausses plaintes déposées pour tirer des conditions avantageuses du divorce. Il s’agit là d’un leitmotiv du parti dont on a prouvé la fausseté, puisque ces fausses plaintes n’atteignent que 0,01%, mais que Rubio reprend comme une rengaine, aussi bien sur les médias (18/01/19), qu’à l’Assemblée de Madrid (14/11/19),

où elle traite de « négationnistes » de la réalité et « terreplattistes » de la nature humaine ceux qui le nient et ignorent que les femmes peuvent mentir, guidées par un esprit de revanche.

47. Ruth Wodak, *The politics of fear*, p. 67.
48. Voir aussi : « S'il faut défendre les enfants, ce n'est pas les enfants homosexuels, à supposer qu'une telle chose existe » (Rubio, 14/02/19).
49. Alicia Rubio, 01/05/17.
50. Patrick Charaudeau, « Réflexions pour l'analyse du discours populiste », in *Mots*, no. 97, 2011, p. 107.
51. Rocío Monasterio, 18/02/19 ; 01/04/19 ; 06/04/19.
52. Marc Angenot, *La parole pamphlétaire*, p. 126.
53. Rocío Monasterio, 01/05/17.
54. Rocío Monasterio, 17/04/18.
55. Rocío Monasterio, 01/05/17 ; 01/04/19.
56. Rocío Monasterio 06/04/19.
57. Nicolas Lebourg, *Lettres aux Français qui croient que cinq ans d'extrême droite remettraient la France debout*, Paris, Les Échappés, p. 60.
58. Rocío Monasterio, 06/11/19.
59. D'après la définition du *Trésor de la Langue Française Informatisé*, <http://atilf.atilf.fr/>, consulté le 25/11/2021.
60. D'après la définition du *Dictionnaire de l'Académie Française*, <https://www.dictionnaire-academie.fr/>, consulté le 25/11/2021.